

# Chapitre 14 – En quête d’une modernité poétique

## Table des matières

Chapitre 14 – En quête d’une modernité poétique .....	1
Texte 1 Leconte de Lisle, « La vérandah », 1862, p.192 .....	2
Texte écho Gautier, « L’art », 1852, p.193 .....	4
Texte 2 Baudelaire, « La Beauté », 1857, p.194 .....	6
Texte 3 Baudelaire, « À une passante », 1861, p.195 .....	7
Texte 4 Lautréamont, <i>Les Chants de Maldoror</i> , 1869, p.196 .....	8
Texte 5 Rimbaud, « Aube », 1871, p.197 .....	10
Texte 6 Verlaine, « Ariettes oubliées », 1874, p.198 .....	11
Texte 7 Mallarmé, « Éventail », 1899, p.199 .....	12
Texte 8 Cendrars, <i>La Prose du Transsibérien</i> , 1913, p.200 .....	14
Texte écho Friedrich, « Méditations », 1976, p.201 .....	16

## Texte 1 Leconte de Lisle, « La vérandah », 1862, p.192

Au tintement de l'eau dans les porphyres<sup>1</sup> roux  
Les rosiers de l'Iran<sup>2</sup> mêlent leurs frais murmures,  
Et les ramiers<sup>3</sup> rêveurs leurs roucoulements doux.  
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,  
5 Sifflant et bourdonnant, mordent les figes mûres,  
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures  
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.  
  
Sous les treillis<sup>4</sup> d'argent de la vérandah<sup>5</sup> close,  
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,  
10 Où la splendeur du jour darde<sup>6</sup> une flèche rose,  
La Persane royale, immobile, repose,  
Derrière son col brun croisant ses belles mains,  
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,  
Sous les treillis d'argent de la vérandah close. [...]  
  
15 Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,  
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,  
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.  
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux  
Ne se querellent plus autour des figes mûres.  
20 Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,  
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

Leconte de Lisle, « La vérandah », *Poèmes barbares*, 1862.

1. Roches volcaniques.
2. L'Iran est une terre de rosiers.
3. Pigeons.
4. Entrecroisement de fils métalliques.
5. Orthographe rapportée de l'Inde par les Anglais.
6. Lance.

## Texte écho Gautier, « L'art », 1852, p.193

**Ce poème clôt le recueil *Émaux et Camées* et constitue un art poétique du Parnasse.**

Oui, l'œuvre sort plus belle

D'une forme au travail

Rebelle<sup>1</sup>,

Vers, marbre, onyx, émail. [...]

5 Statuaire<sup>2</sup>, repousse

L'argile que pétrit

Le pouce

Quand flotte ailleurs l'esprit :

Lutte avec le carrare<sup>3</sup>,

10 Avec le paros<sup>3</sup> dur

Et rare,

Gardiens du contour pur ; [...]

Sculpte, lime, cisèle ;

Que ton rêve flottant

15 Se scelle

Dans le bloc résistant !

Théophile Gautier, « L'art », *Émaux et Camées*, 1852.

1. Rebelle à être travaillée.
2. Sculpteur qui réalise des statues.
3. Marbres durs.

## Texte 2 Baudelaire, « La Beauté », 1857, p.194

**Au moyen de la prosopopée (→ voir Lexique en marge), Baudelaire fait parler la Beauté, celle que l'artiste cherche à atteindre, dont la statue est une allégorie.**

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Éternel et muet ainsi que la matière.

5 Je trône dans l'azur comme un sphinx<sup>1</sup> incompris ;  
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;  
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,  
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,  
10 Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,  
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

Charles Baudelaire, « La Beauté », *Les Fleurs du Mal*, édition de 1857.

1. Animal fabuleux, lion ailé à tête et buste de femme, qui tuait les voyageurs incapables de résoudre l'énigme qu'il leur soumettait.

### Texte 3 Baudelaire, « À une passante », 1861, p.195

La section des « Tableaux parisiens » est insérée dans l'édition des *Fleurs du Mal* de 1861. Baudelaire y peint des scènes urbaines de la vie quotidienne.

La rue assourdissante autour de moi hurlait.

Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,

Une femme passa, d'une main fastueuse<sup>1</sup>

Soulevant, balançant le feston<sup>2</sup> et l'ourlet ;

5 Agile et noble, avec sa jambe de statue.

Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,

Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,

La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté

10 Dont le regard m'a fait soudainement renaître,

Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !

Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,

Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais.

Charles Baudelaire, « Tableaux parisiens », poème XCIII, *Les Fleurs du Mal*, édition

de 1861.

1. Riche, noble.

2. Broderie de la jupe.

#### Texte 4 **Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, 1869, p.196**

**Dans cet extrait, Maldoror se tient au bord de l'océan et assiste, depuis la rive, au naufrage d'un bateau en perdition au cœur d'une terrible tempête.**

Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme ; mais, il sombre avec lenteur... avec majesté. Celui qui n'a pas vu un vaisseau sombrer au milieu de l'ouragan, de l'intermittence des éclairs et de l'obscurité la plus profonde, pendant que ceux qu'il contient sont accablés de ce désespoir que vous avez, celui-là ne connaît pas les accidents de la vie. Enfin, il s'échappe un cri universel de douleur immense d'entre les flancs du vaisseau, tandis que la mer redouble ses attaques redoutables. C'est le cri qu'a fait pousser l'abandon des forces humaines. Chacun s'enveloppe dans le manteau de la résignation et remet son sort entre les mains de Dieu. On s'accule<sup>1</sup> comme un troupeau de moutons. Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme ; mais, il sombre avec lenteur... avec majesté. Ils ont fait jouer les pompes pendant tout le jour. Efforts inutiles. La nuit est venue, épaisse, implacable, pour mettre le comble à ce spectacle gracieux. Chacun se dit qu'une fois dans l'eau, il ne pourra plus respirer ; car, d'aussi loin qu'il fait revenir sa mémoire, il ne se reconnaît aucun poisson pour ancêtre ; mais il s'exhorte à retenir son souffle le plus longtemps possible, afin de prolonger sa vie de deux ou trois secondes ; c'est là l'ironie vengeresse qu'il veut adresser à la mort... Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme ; mais, il sombre avec lenteur... avec majesté. [...] ô ciel ! Comment peut-on vivre après avoir éprouvé tant de voluptés ! Il venait de m'être donné d'être témoin des agonies de mort de plusieurs de mes semblables.

Comte de Lautréamont, Chant deuxième, *Les Chants de Maldoror*, 1869.

1. On se rassemble sans pouvoir reculer.

## Texte 5 Rimbaud, « Aube », 1871, p.197

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

5 La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall<sup>1</sup> blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine,  
10 où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais. En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

15 Au réveil il était midi.

Arthur Rimbaud, « Aube », *Illuminations*, 1873.

1. Cascade, en allemand.

## Texte 6 Verlaine, « Ariettes oubliées », 1874, p.198

C'est l'extase langoureuse,  
C'est la fatigue amoureuse,  
C'est tous les frissons des bois  
Parmi l'étreinte des brises,  
5 C'est, vers les ramures grises,  
Le chœur des petites voix.  
Ô le frêle et frais murmure !  
Cela gazouille et susurre,  
Cela ressemble au cri doux  
10 Que l'herbe agitée expire...  
Tu dirais, sous l'eau qui vire,  
Le roulis sourd des cailloux.  
Cette âme qui se lamente  
En cette plainte dormante  
15 C'est la nôtre, n'est-ce pas ?  
La mienne, dis, et la tienne,  
Dont s'exhale l'humble antienne<sup>1</sup>  
Par ce tiède soir, tout bas ?

Paul Verlaine, « Ariettes oubliées » I, *Romances sans paroles*, 1874.

1. Refrain.

## Texte 7 Mallarmé, « Éventail », 1899, p.199

L'éventail est un accessoire de mode qui se démocratise au XIX<sup>e</sup> siècle.

Mallarmé, qui en possède une collection, se passionne pour cet objet en papier élégant et aérien qui peut inspirer la poésie et la peinture.

### ÉVENTAIL

*de Madame Mallarmé*

Avec comme pour langage

Rien qu'un battement aux cieux

Le futur vers se dégage

Du logis très précieux

5 Aile tout bas<sup>1</sup> la courrière<sup>2</sup>

Cet éventail si c'est lui

Le même par qui derrière

Toi quelque miroir a lui

Limpide (où va redescendre

10 Pourchassée en chaque grain

Un peu d'invisible cendre

Seule à me rendre chagrin)

Toujours tel il apparaisse<sup>3</sup>

Entre tes mains sans paresse

Stéphane Mallarmé, « Éventail », *Poésies*, 1899.

1. Confidemment.
2. Féminin de courrier, messagère. Ici l'aile (l'éventail) est la messagère.
3. Que toujours cet éventail apparaisse comme une aile.

## Texte 8 Cendrars, *La Prose du Transsibérien*, 1913, p.200

**Ce texte est dédié « Aux musiciens » et évoque un voyage que Cendrars aurait fait à 16 ans, à bord du train transsibérien, en compagnie de Jeanne, une jeune prostituée. Le voyage dure plusieurs semaines, le train traverse l'Europe et l'Asie, de Moscou à Vladivostok (Sibérie).**

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours [...]

Le train palpite au cœur des horizons plombés

Et ton chagrin ricane...

5 « Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Les inquiétudes

Oublie les inquiétudes

Toutes les gares lézardées obliques sur la route

Les fils télégraphiques auxquels elles pendent

10 Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent

Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une main

sadique tourmente

Dans les déchirures du ciel les locomotives en folie s'enfuient

et dans les trous

15 les roues vertigineuses les bouches les voies

Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses

Les démons sont déchaînés

Ferrailles

Tout est un faux accord

20 Le broun-roun-roun des roues

Chocs

Rebondissements

Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

25 Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin

Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, 1913,

© Denoël, 2005.

## Texte écho Friedrich, « Méditations », 1976, p.201

**Écrit dans les années 1950, l'essai de Friedrich montre l'importance et le caractère précurseur de la poésie française de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier avec Baudelaire, Rimbaud, et Mallarmé.**

Depuis Rimbaud et Mallarmé, la poésie moderne est devenue toujours plus évidemment une magie verbale [...]. La « suggestion » est l'instant où la poésie, gouvernée par l'intelligence, libère les forces magiques de l'âme et émet un rayonnement auquel le lecteur ne peut se soustraire, même s'il « n'y comprend

5 rien ». Ces « rayonnements » conduisant à la « suggestion » proviennent essentiellement des puissances sensibles de la langue, du rythme, des sons, des tonalités. Ils agissent en accord avec ce qu'on pourrait appeler des connotations sémantiquement marginales, c'est-à-dire des signifiés qui ne se rencontrent qu'à la périphérie du mot ou qui n'apparaissent qu'en raison de regroupements de

10 mots qui se situent au-delà des alliances traditionnellement permises. Cet acte poétique fondé sur la magie verbale et sur la « suggestion » accorde au mot une telle toute-puissance qu'il devint le démiurge dans l'acte créateur.

Hugo Friedrich, « Méditations », *Structure de la poésie moderne*, 1956, traduction

M.-F. Demet, © Denoël, 1976.